L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 10 JANVIER 1886.

59ème Année.

FEUILLETON.

LE Roi des Braves.

—PAR—

JULES DE GASTYNE.

Madame Beauchêne ne fit plus d'observations....

La voiture continua à rouler.

Elle prit le boulevard Sébastopol, le boulevard St-Michel et se dirigea de côté de l'Observatoire, pour gagner ensuite l'avenue d'Orléans.

Comme nous l'avons dit, la matinée était superbe ... En passant devant le Luxembourg on aperçut des bourgeons aux marronniers, des bourgeons gros comme des œufs de pigeon, semblant enduits de vernis, et où une verdure tendre perçait déjà comme un poussin sortant de la coquille et dont les plumes paraissent.

Toutes les douleurs passées, toutes les terreurs semblaient oubliées....

De grands éclats de rire s'échappaient par les portières.

Henri, dont la figure pâle se montrait au-dessus d'un ammoncellement de châles et de couvertures, semblait se ranimer à vue d'œil dans cette atmosphère de gaîté et d'amitié.

Chacun était pour lui plein d'attention et de soins.

Jeannette riait comme une folle et le taquinait, et quand leurs doigts se rencontraient en jouant, une rougeur lui montait aux joues..... Mais elle n'avait jamais encore paru plus gaie. Sa joie exubérante de voir Henri sauvé, guéri, indiquait ce qu'elle avait souffert. C'était le cœur comprimé qui se dilatait, qui semblait avoir besoin de respirer à nouveau.

Henri n'était pas moins joyeux qu'elle. Bien qu'il se sentît faible encore, il avait un besoin de s'épancher, de montrer son bonheur. Il était heureux d'avoir échappé à la mort, de se trouver au milieu de ceux qu'il aimait et de quitter les salles banales de l'hôpital, qui pendant tant de jours avaient pesé sur lui de toute la lourdeur de leur ennui.

Il ne pensait plus aux dangers qu'il avait courus. Il était tout à l'épanouissement de sa délivrance.

Quand la voiture pourtant, longeant le boulevard Saint-Michel, avait passé devant la rue Cujas, ses yeux s'étaient portés machinalement vers la fenêtre de la chambre qu'il avait habitée et où il avait vu pour la première fois une de ses persécutrices.

Le regard de Beauchêne avait suivi la direction du sien, puis le père et le fils s'étaient regardés.

Ce coup d'œil en disait gros, et un profond soupir s'était échappé de la vaste poitrine du maître d'armes.

L'équipage était maintenant hors de Paris. Les chevaux, excités par le fouet du conducteur, moins gênés dans leur marche par les véhicules de tous genres qui les avaient arrêtés jusque-là, filaient rapidement sur la route unie, un peu dure, à laquelle le soleil donnait l'aspect doré de la poudre miroisante. De chaque côté de la route, ce n'étaient plus des maisons qui se dressaient, mais de simples maisonnettes dont les cheminées basses fumaient. Il y avait des intervalles de terrains inoccupés, verts de gazon, ou bien ayant des places chauves, pelées, montrant une terre rougeâtre comme des plaies saignantes.....

Julie et Jeannette regardaient avec curiosité ce paysage nouveau pour elles.

La voiture rasa le fort de Montrouge, laissant à côté d'elle un petit pays dont les maisons se tassaient à ses pieds, séparées par des vergers où les arbres fruitiers déjà en fleur ressemblaient à des tas de neige oubliés par l'hiver.

Jacques Beauchêne continuait à garder un silence énigmatique.

A plusieurs reprises on lui avait demandé si on était bientôt à destination.

Il s'était borné à sourire sans répondre.

Arrivé là, il passa sa tête à la portière.

—A gauche! cria-t-il au cocher.

La voiture courut, fit encore quelques centaines de mètres; puis, sur l'ordre du maître d'armes, s'arrêta devant un grand mur percé d'une porte verte. On ne voyait pas de maison.

—C'est là, dit notre héros, et il sauta à terre.

Au moment même où la voiture s'arrêtait, la petite porte s'ouvrait, et les trois beaux-frères apparaissaient, accourant au-devant des voyageurs. Ceux-ci descendirent vivement du véhicule. Ils avaient hâte de visiter la propriété choisie par le maître d'armes. C'était une de ces petites villas banales qu'on voit par centaines aux environs de Paris. Deux étages de maisonnettes au milieu d'un enclos qui ressemble à un jardin, et que les lutteurs avaient déjà bêché et fouillé dans tous les sens. Des fleurs, récemment plantées, courbaient la tête sous le soleil; mais la campagne était charmante aux environs. Des coteaux bariolés s'étageaient au loin, et, dans un brouillard transparent, Paris apparaissait allongé, gigantesque, avec ses maisons innombrables, et les monuments qui les dominent, véritables rois devant lesquels les autres habitations semblent prosternées comme des esclaves.

Jeannette, qui adorait la campagne, les fleurs et les arbres, battait des mains.

Henri n'était pas moins ravi. Il aspirait à pleins poumons, avec délice, le grand air qui le vivifiait.

Les beaux-frères faisaient les honneurs de la maisonnette.

Quand on eut tout examiné, qu'on se fut extasié sur tout, Beauchêne se tourna vers Henri et Jeannette :

—Eh bien! leur dit-il, pensez-vous que vous vous accoutumerez ici?

—Oh! oui, père, s'écria la jeune fille avec enthousiasme.

—C'est charmant, fit Julie.

—Malheureusement, reprit notre héros, il te faudra, ma pauvre femme, retourner à Paris avec moi.

—Nous ne restons pas ici? s'écria madame Beauchêne.

—Impossible. Il faut, pour donner le change à ceux qui en veulent à Henri, qu'on nous sache tranquillement chez nous, à Belleville; j'aurai un petit voyage à faire, pendant lequel ton frère aîné veillera sur toi.

—Mais, dit Julie, qui aurait bien voulu rester avec Henri et Jeannette, les misérables doivent supposer notre cher enfant mort maintenant!....

Beauchêne secoua la tête.

—Que tu es naïve! Crois-tu qu'ils ne savent pas aussi bien que nous qu'Henri est guéri et sorti de l'hôpital? Qui sait même s'ils n'avaient pas posté quelqu'un pour le suivre!

La Panthère tressaillit.

Ses poings se crispèrent.

—Malheur! s'écria-t-il, qu'il ne tombe pas sous ma coupe, celui-là!....

Puis il se dirigea vers la porte.

—Je vais inspecter les environs, pour être plus sûr.

Julie, qui était restée attentive, demanda à son mari :

—Mais tu les connais donc?

—Qui?

—Ceux qui persécutent Henri.

—Je ne connais rien du tout, répondit d'une façon évasive le maître d'armes, mais laisse-moi mener ma barque à ma guise, et dans moins de quinze jours....

Beauchêne n'en dit pas plus long.

Il sera d'une façon significative la main de ses beaux-frères, embrassa Henri et Jeannette, puis faisant signe à sa femme qui, de son côté, avait fait ses adieux aux enfants et à ses frères, il s'éloigna avec elle.

Il ouvrit la portière de la voiture, fit monter Julie, puis entra aussi dans le véhicule, après avoir dit au cocher :

—A Paris!....

Aux fortifications, il laissa le fiacre et en prit un autre pour rentrer chez lui.

Comme l'avait supposé notre héros, le comte de Kermor savait que son neveu n'était pas mort et qu'il avait quitté La Rillouière. Le coup était à recommencer. Il ne fallait pas trop se hâter, de peur de tout compromettre. Les deux tentatives successives avaient dû donner l'éveil. Il fallait attendre.... Ce n'était pas le cas de mettre en action le proverbe qui dit de battre le fer quand il est chaud. Il était nécessaire, au contraire, de patienter, de laisser naître une autre occasion. D'ailleurs, rien ne pressait... Beauchêne et son fils n'avaient aucune preuve. Toutes leurs accusations reposaient sur la fatale ressemblance du fils de Julien avec son père et avec son oncle; ce n'était pas suffisant pour intenter une action en justice. Il n'y avait donc pas lieu de s'en inquiéter outre mesure.

Pendant qu'à l'aide de ce raisonnement, le meurtrier de Julien de Kermor s'endormait dans une sécurité trompeuse, Beauchêne agissait.

Dès le lendemain de l'installation d'Henri à la campagne, notre héros avait pris le train de Normandie.

Descendu à la station où il allait, il s'informa du château de Kermor....

—C'est à quatre lieues d'ici, lui dit-on; vous en avez pour une heure et demie de chemin en prenant la diligence.

Le maître d'armes s'empressa de se rendre à la voiture publique.

Elle allait partir.

Il prit place dedans et descendit dans un petit village d'où l'on apercevait les tourelles du château.

Il avisa une auberge, la seule de l'endroit; il s'y rendit.

Il commanda à dîner, et en mangeant il parla du château de Kermor et de ses hôtes.

Il était bien tombé. L'aubergiste était précisément un ancien serviteur de Julien. Quand Jean avait pris possession de l'héritage, il avait fait maison nette. Tous les vieux domestiques, qui avaient été au courant des désordres de sa jeunesse, avaient été remplacés par de nouvelles figures. Un concert de plaintes s'était élevé dans le pays contre le nouveau châtelain, oublieux des services rendus, mais l'amant de Marcelle n'y avait point pris garde.... Que lui importaient les malédictions des pauvres gens? Il était riche et n'avait rien àraindre d'eux.

Pour faire causer l'aubergiste, Beauchêne l'avait fait attabler en face de lui et avait demandé quelques bonnes bouteilles qu'ils avaient vidées de concert. Il avait acquis promptement la conviction que l'enfant qu'il avait recueilli était bien, ainsi qu'il l'avait supposé, le fils de Julien et non celui de Jean.

Quand notre héros parla de la mort bizarre du plus jeune des Kermor, surveuue dans un hôtel à Paris, le paysan jeta autour de lui un regard épeuré, puis se penchant à l'oreille du maître d'armes, la bouche entre ses deux mains, comme s'il voulait étouffer ses paroles, il prit un air mystérieux.

—Je ne voudrais pas, pour tout ce que je possède, que ce que je vais dire sortît d'ici.

—Soyez tranquille.

—Mais on ne m'étera pas de l'idée, poursuivit-il, qu'il n'y ait eu dans cette mort quelque chose de loucho.

Beauchêne sursauta.

—Bah! murmura-t-il.

Puis il ajouta, comme s'il ne comprenait pas :

—Quoi donc?

—Ce serait ma mort, si jamais on l'apprenait.

—N'ayez donc pas peur de parler, dit le maître d'armes, je ne suis pas un ami de Jean Kermor.

Le paysan regarda son interlocuteur, parut rassuré par sa mine ouverte et franche.

—Oui, oui, dit-il, vous ne devez pas être un trompeur vous....

—Non, je vous le jure, parlez sans crainte.

—Mais je ne sais rien d'affirmatif.... des suppositions simplement.

—Allez toujours.

—Eh bien! poursuivi le Normand en prenant de nouvelles précautions pour n'être pas entendu, j'ai toujours pensé que notre bon maître Julien de Kermor n'était pas mort de sa belle mort.

Beauchêne prit un air effaré.

—Que me dites-vous là!.... Cependant le médecin a fait un rapport.

Le paysan secoua la tête.

Puis il plongea son regard dans celui du Roi des Braves.

—Et l'enfant? Il est mort aussi, pas vrai? Pourquoi donc qu'on n'en a jamais entendu parler?

—Il avait été volé au père.

L'aubergiste haussa les épaules.

—Volé! volé!.... par qui?

Il choqua son verre contre celui de notre héros.

—Tenez, voulez-vous le fond de ma pensée? Eh bien! pour moi, c'est l'autre, Jean, qui a tout fait.

—Mais quoi? interrogea Beauchêne.

—C'est lui qui a supprimé son frère et volé l'enfant pour avoir la fortune.

Puis le Normand s'arrêta, épouvanté lui-même de ce qu'il venait de dire et regarda autour de lui des yeux pleins d'effroi, comme s'il avait eu peur d'avoir été entendu même par les murs qui l'entouraient.

Beauchêne était très ému.

La pensée qui lui était venue déjà, cet homme l'avait aussi, et cependant cet homme ne savait pas ce qu'il savait. C'était donc bien possible! C'était donc vrai! Jean de Kermor était jugé capable par ses domestiques mêmes de commettre de pareils forfaits.

Il sortit de sa poche une photographie d'Henri, et il la tendit au paysan.

Celui-ci fit un signe de croix effarouché.

—Ah! mon Dieu! s'écria-t-il.... c'est lui!....

Il prit le portrait et l'examina avec plus de soin.

—Oui, c'est bien lui : le pauvre chéri.... je le reconnais comme si c'était d'hier.... On dirait qu'il va me sourire comme il me sourirait autrefois.

Le paysan, cessant tout à coup ses effusions, jeta sur son interlocuteur un regard soupçonneux.

—Comment se fait-il que vous ayez ça sur vous.... Vous savez donc ce qu'il est devenu, l'enfant du notre maître?...

—Je le sais, répondit Beauchêne.

—Bonté divine! Et il vit?....

—Il vit.... C'est même un superbe jeune homme.

Le paysan joignit les mains.

—Qui, fit-il, rêveur, il doit approcher de ses vingt ans maintenant. Et il sait?...

—Il ne sait rien encore.... Je n'avais pas de preuves.

—Vous le connaissez?

—C'est moi qui l'ai élevé.

Et le Roi des Braves ajouta :

—Et c'est moi qui lui ferai rendre justice et qui vengerai son père.

Le paysan se précipita sur lui et lui pressa les mains à les broyer.

—Faites ça! faites ça! s'écria-t-il, et tout le monde ici vous bénira!

—Mais pour réussir, dit Beauchêne, il faut garder le secret.... jusqu'à nouvel ordre.

Le Normand assena sur la table un coup de poing qui fit sauter les bouteilles et les verres.

—Cette table parlera plus tôt que moi, s'écria-t-il.

Notre héros serra la main au bonhomme et sortit du cabaret.

Toutes les personnes qu'il interrogea dans le village parlèrent à peu près dans le même sens que l'homme dont nous avons rapporté la conversation. C'était un bruit unanime. Jean avait fait disparaître son frère et son neveu pour s'emparer de la fortune des Kermor.... devenue considérable après le mariage de Julien.

Beauchêne revint à Paris.

Il avait pris l'adresse de l'hôtel où Julien était descendu avec son fils quinze ans auparavant. Il s'y rendit.

L'hôtel n'existait plus, mais on lui indiqua le nom et l'adresse du propriétaire.

—Vous souvenez-vous, demanda-t-il à cet homme, d'un voyageur qui est mort chez vous il y a une quinzaine d'années après avoir perdu son fils aux Tuileries?

—Si je m'en souviens!.... C'est du comte de Kermor que vous voulez parler!....

—C'est bien cela. Vous savez de quoi il est mort?

—Si je le sais! De la petite vérole noire.... Ça m'a fait même assez de tort à l'époque. Pendant près de trois mois on a fui mon hôtel comme la peste.

—Pourriez-vous me dire quel est le médecin qui a soigné le comte?

—Je ne crois pas qu'aucun médecin lui ait donné ses soins. Il avait fait demander un notaire par un de mes garçons. Il lui a dicté son testament.

Beauchêne tressaillit.

—Son testament! Il y a donc un testament? fit-il tout bas.

Il se garda bien d'interrompre l'ancien hôtelier.

—Une heure après, poursuivit celui-ci, il était mort. Le médecin qui est venu n'a pu que constater le décès.

—Vous vous rappelez les noms du notaire et du médecin? demanda le maître d'armes.

—Parfaitement. C'était mon notaire et mon médecin.

—Voulez-vous me les donner?

L'homme griffonna sur un morceau de papier les deux noms et les deux adresses.

Notre héros se rendit chez le notaire. Là il apprit un détail qui le renversa d'étonnement.

La scène de l'*Hôtel des Ambassadeurs* avait frappé l'officier ministériel qui se rappelait parfaitement.

—Je vois encore le comte, dit-il, comme je l'ai vu à ce moment.... il semblait très abattu... Il ne pouvait plus parler, et quand il a signé, sa main tremblait tellement que c'est à peine s'il put former une signature lisible. Néanmoins, je ne le croyais pas si bas, et j'ai été stupéfait quand j'ai appris sa mort.... J'ai fait autrefois un peu de médecine, et pour moi, quand je l'ai vu, le comte de Kermor n'offrait aucune trace de la maladie qui l'a emporté une heure après. C'est ce qui m'a toujours stupéfait.

Beauchêne n'avait pas fait un mouvement.

—Pourrais-je savoir, demanda-t-il, quelles étaient les clauses du testament de Julien de Kermor?....

—Parfaitement.

L'homme de loi se fit apporter un vieux dossier et lut la teneur de l'écrit que nos lecteurs connaissent.

—Et on n'a jamais retrouvé l'enfant? interrogea le maître d'armes.

—Jamais, monsieur!

—Alors toute la fortune est allée au frère?

—C'est lui qui en jouit depuis cette époque....

—Il n'était pas à Paris au moment de la mort de son frère!....

—Non, monsieur.... Il se trouvait en Amérique, à New-York, où je lui ai télégraphié.

—Et il a fait beaucoup d'efforts, demanda notre héros d'un air légèrement ironique, pour retrouver son neveu?

—Tout ce qu'il était possible de faire, il l'a tenté; il a fait élever au Père-Lachaise un superbe monument au défunt.

Beauchêne en savait assez.

Il salua le notaire et se retira.

Il se fit conduire chez le médecin.

Celui-ci n'avait plus qu'un souvenir vague de ce qui s'était passé.

Il se rappelait bien avoir constaté un cas de petite vérole noire à l'*Hôtel des Ambassadeurs*; mais il n'avait pas su même le nom du décédé.

—Vous comprenez, dit-il à Beauchêne, que je n'en ai pas demandé bien long. On me montra l'homme. Il était mort d'une maladie contagieuse.... Je n'ai songé qu'à une chose, le faire ensevelir le plus tôt possible.

—C'est tout naturel, mais quelques heures avant sa mort, cet homme était sorti, avait dicté son testament, parlé...

—J'ignorais ces détails.

—La petite vérole noire est-elle donc une maladie si foudroyante?

—Non, on traîne quelquefois quatre ou cinq jours.

—Or, le comte de Kermor....

—Il ne nommait le comte de Kermor? demanda le médecin.

—Oui, monsieur.

—Or, le comte de Kermor, poursuivit Beauchêne, n'avait même pas été malade. Le notaire qui a reçu son testament, une heure avant la mort, n'avait constaté, il vient de le dire, aucune trace de la maladie.

Le docteur ouvrait des yeux énormes.

—Vous n'épouvantez! murmura-t-il.

—N'y a-t-il pas quelque poison dont les effets se rapprochent?

L'homme de l'art fit un bond effaré.

—Auriez-vous donc des soupçons? s'écria-t-il.

—Mieux que cela, maintenant, répondit tranquillement Beauchêne.

—Il y a, dit le médecin, des poisons végétaux qui amènent, comme l'affection dont nous parlons, la décomposition du sang, et par suite des taches noirâtres qui ressemblent assez à celles de la petite vérole noire.

—C'est de cette maladie-là qu'est mort le comte, s'écria le maître d'armes.

Le médecin le regardait d'un air hébété.

—Un crime, s'écria-t-il.... Je me suis trompé à ce point!....

Personne n'est infaillible, docteur.

—Il est certain que si j'avais su les circonstances.... mais j'étais si loin de me douter!....

—Si vous avez commis une erreur, nous le saurons bientôt.... Mais préparez-vous à le reconnaître et à le dire....

—A le dire! bégaya le médecin ahuri.... A qui!....

—A la justice!....

Le maître d'armes prit son chapeau et s'éloigna.

Le Roi des Braves sortit fort impressionné de ces différentes entrevues.... Peu à peu la lumière se faisait. Il commençait à voir clair dans ce sombre drame. Il avait acquis la certitude au village de Kermor que le comte était capable de tous les crimes.... Le notaire avait eu des doutes sur la façon brusque dont était mort Julien de Kermor.... Le médecin lui-même commençait maintenant à craindre de s'être trompé. Il n'y avait pas jusqu'à la date de cette mort qui n'eût frappé notre héros.... Elle avait eu lieu le jour même où il avait retiré de la Seine l'enfant devenu depuis son fils adoptif.

Il se frappa le front.

—J'y suis! s'écria-t-il. C'est sur la ligne du Havre que le crime a été commis.... c'est en se rendant à New-York pour attendre la lettre du notaire que le misérable a tenté de se débarrasser de l'héritier.

Le maître d'armes était tout frémissant.

Il était aussi ému qu'un savant venant de faire une grande découverte.

Il marchait à grands pas dans les rues, absorbé, ne voyant rien.

Un point restait encore obscur dans son cerveau.

Comment Julien, qui était fort mal avec son frère, avait-il pris le soin de faire un testament en faveur de celui-ci? Le fils mort, Jean héritait tout naturellement.... Julien devait connaître assez son aîné pour redouter qu'il ne mît pas une grande ardeur à retrouver l'enfant qui devait lui enlever la fortune qu'il convoitait.

Il y avait là quelque mystère dont notre héros n'avait pas encore la clef.

Tout en marchant, il était arrivé machinalement devant la salle de l'... rue de Richelieu, où la Panthère, on s'en souvient, donnait des leçons à sa place.... Il venait prendre son beau-frère pour rentrer avec lui à Belleville.

Celui-ci le voyant préoccupé, lui demanda ce qu'il avait.

Jacques lui raconta ce qu'il avait appris et lui fit part du problème qui l'embarrassait.

La Panthère, comme illuminé soudainement, lui mit la main sur l'épaule.

—Veux-tu que je te dise le fin mot de l'affaire.

—Toi.

—Moi.... ne m'as-tu pas dit que les deux frères se ressemblaient?

—A ne pas les distinguer l'un de l'autre.... On me l'a encore confirmé là-bas.

—Rien de plus simple, alors.... Jean de Kermor a empoisonné son frère.

—Je n'en doute plus.

—Puis il a pris sa place dans le lit, a dicté au notaire le testament en sa faveur....

—Tonnerre, s'écria Beauchêne, dont l'exclamation fit retourner les passants, c'est pourtant vrai.... Je n'y avais pas songé!

—Il a remis ensuite le cadavre dans le lit, poursuivit la Panthère.

—Oui, oui, nous y sommes... Nous brûlons.... Ah! le gredin! le gredin!...

Et le Roi des Braves se mit à marcher avec une telle agitation que son compagnon avait de la peine à le suivre.

—Et dire, s'écria-t-il que je n'avais pas pensé à cela!

—On ne pense pas à tout, fit modestement le beau-frère.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Jacques Beauchêne, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, la tête pleine de mille projets qui devaient assurer sa vengeance et le bonheur d'Henri, se trouvait dans le bureau d'attente qui précède le cabinet du chef de la sûreté et où nous l'avons vu déjà.

Le fonctionnaire n'était pas encore arrivé, mais dix minutes à peine après l'entrée de Beauchêne, il traversa la pièce, remarqua notre héros, le reconnut et lui dit :

—Vous avez du nouveau?

Oui, monsieur le commissaire, beaucoup de nouveau, répondit notre héros, tout frémissant d'impatience.

—Entrez, dit le policier.

Il prit une clef, ouvrit la porte de son bureau et fit passer le Roi des Braves devant lui.

Il lui indiqua un siège.

—Asseyez-vous!

Beauchêne s'assit.

Le chef enleva son chapeau, son foulard, son pardessus, puis il vint à sa table, regarda les papiers qui s'y trouvaient, ouvrit quelques lettres qu'il parcourut à la hâte, et, s'assujettissant dans son fauteuil, il se tourna vers son visiteur, dont tous les nerfs tressaillaient.

En effet, le moment décisif était venu.

Notre héros n'avait plus que quelques mots à dire, et justice allait être faite du bandit gentilhomme qui se nommait le comte de Kermor.

—Je vous écoute, monsieur, dit le chef.

Le Roi des Braves raconta, avec la chaleur qu'il mettait à toutes choses, tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il avait découvert.

(*A continuer.*)

Proclamation de la Quarantaine

PAR LE

Gouverneur de la Louisiane.

Conformément à la recommandation du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane, contenue dans une résolution votée par le Bureau à une assemblée spéciale qui a eu lieu le 11 juin 1885, et en vertu de l'autorité lui conférée par la loi, moi, SAMUEL DOUGLAS McENERY, Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, j'amende par les présentes la proclamation officielle du 28 mai 1885, relative à la quarantaine, comme suit :

Que les navires de seconde et troisième classe soient soumis à une désinfection maritime complète et que tous passagers soient retenus à la station de quarantaine pendant au moins cinq jours pleins, après leur arrivée à la quarantaine, et seulement devant être mis en vigueur à dater du 17 juin 1885.

L'attention des différents officiers de quarantaine est spécialement sur l'amendement ci-dessus. Ils sont en outre requis et enjoints de mettre rigoureusement à exécution la proclamation de quarantaine du 28 mai 1885, amendée comme ci-dessus.

En foi de quoi, j'ai apposé ma signature et le sceau de l'Etat de la Louisiane, en la ville de Baton Rouge, ce treizième jour de juin (A. D. 1885.

(Signé) S. D. McENERY.

Par le Gouverneur :

(Signé) JOS. GEBELIN,
Assistant Secrétaire d'Etat.

DEPARTEMENT EXECUTIF.

Etat de la Louisiane.

Conformément aux recommandations du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane, contenues dans une résolution votée par le Bureau à une assemblée spéciale qui a eu lieu le 11 juin 1885, et en vertu de l'autorité lui conférée par la loi, moi, SAMUEL DOUGLAS McENERY, Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, j'amende par les présentes la proclamation officielle du 28 mai 1885, relative à la quarantaine, comme suit :

(1ère classe). Navires arrivant des ports non-infectés.

(2me classe). Navires arrivant de ports en suspicion.

(3me classe). Navires arrivant de ports infectés.

(4me classe). Navires qui, sans égard aux ports d'où ils viennent, sont infectés; c'est-à-dire les navires qui ont à leur bord la fièvre jaune ou d'autres maladies contagieuses ou infectieuses à leur arrivée, ou qui en ont eues pendant leurs voyages.

Les navires de 1ère classe seront soumis à un système maritime complet de salubrité à la station quarantenaire, sans être détenus, navires et passagers, plus longtemps qu'il ne faut pour être mis dans les conditions de salubrité voulues.

Les navires de 2me classe subiront une détention de cinq jours pour l'examen des personnes, dès la première heure de leur arrivée des ports infectés.

Les navires de 3ème classe subiront une détention de sept jours dès la première heure de leur arrivée des ports infectés.

Les navires de 4me classe seront envoyés à la station de quarantaine inférieure pour y subir, navires et personnes, des mesures de salubrité, sans être détenus le temps que le Bureau de Santé jugera convenable. Aussi, tous navires arrivant de ports de la Méditerranée que l'on sait ou voudrait infectés de choléra, ou capable de le devenir plus tard, seront soumis aux exigences précédemment énoncées.

De même qu'aucun navire arrivant des ports ci-dessus désignés et appartenant aux 2me, 3me et 4me classes ainsi qu'il est dit dans le classement plus haut mentionné ne pourra passer les stations de quarantaine des Rigolets ou de l'Attchafalaya sans avoir subi la détention de 40 jours et avoir été parfaitement nettoyé et désinfecté.

Les officiers de quarantaine des diverses stations sont chargés de rigoureusement mettre en vigueur cette proclamation; et le Bureau de Santé est requis d'en poursuivre sévèrement les violateurs.

Fait sous ma signature et le sceau de l'Etat de la Louisiane, en la ville de Baton Rouge ce 28e jour du mois de mai A. D. 1885.

S. D. McENERY.

OSCAR ARROTO,
Secrétaire d'Etat.

Le Bureau de Santé de la Louisiane fait les recommandations suivantes aux agents, propriétaires et commandants des navires dans le but de faciliter les travaux des officiers de la quarantaine et de réduire la détention des navires à sa durée la moins longue.

1. Les navires doivent se départir pendant la saison de quarantaine de toutes draperies de laine, soies, rideaux, tapis et tels autres articles semblables, autant que possible.

2. Autant que possible, les navires devront n'avoir de leurs équipages que des hommes acclimatés.

3. Lorsque les navires font escale dans un port infecté de fièvre jaune, ils doivent jeter l'ancre au large, si c'est possible; et les équipages doivent s'abstenir d'aller à terre, la nuit surtout.

4. Quand c'est possible, les marchandises doivent être placées de façon à donner accès aux pompes partout elles et à permettre aux officiers de quarantaine de faire enlever l'eau et laver les cales.

5. Une attention spéciale doit être consacrée à l'extinction propre des navires, des cuisines, et il doit être pourvu à la ventilation de tout le navire. Le meilleur désinfectant peut être obtenu du Bureau de Santé ou d'un de ses officiers; ils indiqueront le moyen dès qu'on les servir.

6. Les navires faisant le commerce des fruits doivent toujours être propres afin d'éviter les délais aux stations de quarantaine. Les commandants doivent avant d'arriver faire nettoyer les cales, afin que les fièvres puissent être mis dans une excellente condition sanitaires, et d'éviter une trop longue détention.

7. Les navires suivant les recommandations qui précèdent seront l'objet d'une considération spéciale aux stations de quarantaine; la détention et les frais de nettoyage et de désinfection étant nécessairement moindres.

PATE & SIROP
DE SÈVE DE PIN MARITIME
de LAGASSE, Pharmacien à Bordeaux.

Les personnes faibles de poitrine, celles atteintes de: Toux — Rhumes — Grippes Catarrhes — Bronchites Enrouements Extinction de voix — Asthme sont certaines de trouver un soulagement rapide et guérison dans l'emploi des principes balsamiques du pin maritime concentrés dans le Sirop et la Pâte de Gève de Pin maritime de Lagasse.

Dépôt à Paris, 8, rue Vivienne
ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

QUELQUES CONSEILS
POUR L'USAGE DES PILULES D'AYER.

AYER'S PILLS — DOSES — *Pour agir doucement, sur les intestins, de 2 à 4 pilules; énergiquement, de 4 à 6 pilules. L'expérience seule peut décider de la dose dans chaque cas.*

Pour la Constipation, il n'y a pas de remède plus efficace que les PILULES D'AYER. Elles assurent les fonctions journalières des intestins et les remettent à leur état normal.

Pour Indigestion, ou Dyspepsie, les PILULES D'AYER sont guérison assurée.

Gastralgie, Perte d'Appétit, Estomac Chargé, Flatulences, Vertiges, Maux de Tête, Nausées, tous sont soulagés et guéris par les PILULES D'AYER.

Dans les Maladies du Foie, les Désordres Bilieux, et la Jaunisse, les PILULES D'AYER doivent être données en doses assez fortes pour stimuler le foie et les intestins, et déloger la constipation. Comme médecine du printemps pour purifier le sang, ces PILULES sont sans égales.

Les Vers, engendrés par l'état morbide des intestins, sont expulsées par ces PILULES.

Éruptions, Maladies de la Peau, Hémorroïdes, résultant de l'Indigestion ou de la Constipation, sont guéries par l'usage des PILULES D'AYER.

Pour les Rhumes et Refroidissements, prenez les PILULES D'AYER pour ouvrir les pores, et calmer la fièvre.

Pour la Diarrhée et la Dyssenterie, causées par un froid subit, une nourriture indigeste, etc., etc., les PILULES D'AYER sont le vrai remède.

Les Rhumatismes, la Goutte, la Névralgie, et la Sciatique, souvent résultant de désordres digestifs, ou de refroidissements, disparaissent aussitôt la cause enlevée par l'usage des PILULES D'AYER.

Les Tumeurs, l'Hydropisie, les Douleurs des Reins, et autres désordres causés soit par débilité, soit par obstruction, sont guéris par les PILULES D'AYER.

La Suppression, et l'Écoulement Pénible des Menstrues, trouvent un remède sûr et toujours prêt dans les

Pilules d'Ayer.

On trouvera sur chaque boîte des directions complètes et détaillées, en plusieurs langues.

PRÉPARÉES PAR LE

Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

En vente chez tous les Pharmaciens.

Maladies de la Peau, Engorgements, Ulcères Vices du Sang, Affections syphilitiques.

LES SEULES VÉRITABLES
Dragées Dépuratives Iodurées
du Dr GIBERT

constituent le plus agréable et le meilleur, le plus actif et le plus économique de tous les dépuratifs connus.

Exiger (ainsi que pour le Sirop) les signatures en rouge Gibert à Boulogne, et de l'Imbert bleu du Gouvernement français Paris, Pharmacie Bouloire, 8, rue Vivienne, et dans toutes les Pharmacies.

Of special interest to WOMEN nearly everyone needs to use some sort of a TONIC.

Nervous pains about the head and back, numbness, throbbing temples. It is NEURALGIA

Are you overworked, worn out, weak?

BROWN'S IRON BITTERS

BROWN'S IRON BITTERS IS A TRUE TONIC

will restore you.

BROWN'S IRON BITTERS makes NEW BLOOD, clears the skin, brightens the eyes, affords SPEEDY RELIEF to those suffering from NERVOUS TROUBLES or DEBILITY. Invaluable for diseases peculiar to Women.

IRON enters into almost every Physician's prescription for those who need building up.

cures Neuralgia, Sciatic Pains, Rheumatism, Muscular Contractions, STRAINS.

Genuine has trade-mark and crossed red lines on wrapper.

Genuine has trade-mark and crossed red lines on wrapper.

LA VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER
(Ayer's Hair Vigor.)

rend le brillant et la fraîcheur de la jeunesse aux cheveux gris ou ternis, en même temps qu'elle leur donne une riche couleur châtain ou noir foncé, ainsi qu'on le désire. En s'en servant on peut donner aux cheveux blonds ou roux, une teinte foncée, les rendre plus épais, et presque toujours guérir la calvitie.

Elle arrête la chûte des cheveux, stimule et rend sa vigueur à une croissance faible et malade. Elle empêche et guérit les croûtes et la teigne, ainsi que toutes les maladies du cuir chevelu. Comme article de Toilette pour Dames, la VIGUEUR est sans pareille; elle ne contient ni huile ni teinture, elle rend la chevelure douce, brillante, et soyeuse, tout en l'imprégnant d'un parfum suave et permanent.

M. C. P. BRICHER écrit de *Kirby, O.*, 2 Juillet, 1882 : "L'automne dernier mes cheveux commencèrent à tomber, et dans un court espace de temps je devins presque chauve. J'essayai la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER, et avant que le premier flacon fût fini, la chûte des cheveux s'arrêta, et une nouvelle crue est couverte d'une chevelure abondante et vigoureuse."

A. W. BOWEN, Propriétaire du *Medellin (Ohio) Enquirer*, dit : "La VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER est une excellente préparation pour les cheveux. D'en parle par expérience. Elle développe une nouvelle pousse de cheveux doux et soyeux. La VIGUEUR est aussi un remède sûr pour la teigne."

M. ANGUS FAIRBAIRN, le chef de la célèbre "Famille Fairbairn," Vocalistes Ecossais, écrit de *Boston, Mass.*, 8 Février, 1880 : "Depuis que mes cheveux ont commencé à grisonner je me sers de la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER, j'ai ainsi pu conserver une apparence de jeunesse—une chose certainement très importante pour tous ceux qui sont obligés de paraître en public."

MRS. O. A. PRESCOTT, écrivant de *Elm street, No. 26, Charlestown, Mass.*, 14 Avril 1882, dit : "Il y a deux ans environ je perdis la moitié de ma chevelure. Elle s'éclaircissait avec une rapidité prodigieuse. L'usage de la VIGUEUR arrêta la chûte, activa une nouvelle croissance, et au bout d'un mois ma tête entière était couverte de cheveux naissants mais vigoureux qui, continuant à pousser, deviennent aussi longs et aussi épais qu'avant la chûte. J'emploie seulement un flacon de la VIGUEUR, mais à présent je m'en sers de temps en temps comme article de toilette."

Nous avons des centaines de semblables attestations sur : efficacité de la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER. Une simple épreuve convaincra les plus incrédules.

PRÉPARÉE PAR

Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

Vendue par tous les Droguistes.

ENCRE JAPONAISE
COMMUNICATIVE

Cette Encre, employée pour tous les usages du bureau, est la seule donnant des écritures parfaites en noir—même après 1 heure.

Encre Moderne
Noire en écrivant
restant toujours limpide.

MÉDAILLE D'ARGENT à l'Exposition de 1878.

Dépôt chez tous les Papetiers du monde entier.

N. ANTOINE & FILS

MALADIES DE POITRINE
GUÉRIES PAR LE
Sirop d'HYPOPHOSPHITE de CHAUX
de GRIMAULT et Cie, Pharmaciens à Paris

Ce Sirop, le plus anciennement connu, produit toujours les résultats les plus rapides et les plus satisfaisants. On trompe le public si on ne lui donne pas un Flacon ovale et un Sirop revêtu de la signature de GRIMAULT & Cie.

Il calme la Toux, fait disparaître les Sueurs nocturnes, guérit :
les Bronchites, | le Consomption,
les Catarrhes, | la Phthisie
et arrête la Fièvre lente qui détruit les forces du malade.

Dépôt, 8, rue Vivienne, à Paris
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES.

LES SEULES VÉRITABLES
Dragées Dépuratives Iodurées
du Dr GIBERT

constituent le plus agréable et le meilleur, le plus actif et le plus économique de tous les dépuratifs connus.

DYSPEPSIA AGGRAVATING, ANNOYING, WEARING.

PHYSICIANS and DRUGGISTS everywhere recommend

BROWN'S IRON BITTERS

BROWN'S IRON BITTERS

Cures DYSPEPSIA in ALL its forms, heartburn, belching, tasting the FOOD; aids DIGESTION, IN